

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 22
7 NOVEMBRE 1969
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX



93 Européens arrivent en Inde

La troupe de la revue musicale « Il est permis de se pencher au-dehors » est partie pour l'Inde où elle participera à la campagne menée dans ce pays par le Réarmement moral. Le spectacle sera donné pendant un mois à Bombay, dès le 14 novembre, avant d'être joué dans différentes régions, puis dans d'autres pays d'Asie.

Avant de partir de Londres, la troupe a donné une ultime « générale » en présence, notamment, du Haut-Commissaire de l'Inde. A leur arrivée à Bombay, les Européens ont été salués par le lieutenant-général Bhata, président du comité d'accueil. Aux paroles de bienvenue, l'un des acteurs répondit : « Notre venue entend marquer le début d'une nouvelle alliance d'ordre moral entre l'Inde et l'Europe, qui soit basée sur la poursuite en commun des mêmes objectifs ».

Le Vietnam à l'heure du dénouement

Un éditorial de Rajmohan Gandhi

Trois hommes - Un état d'esprit

« Un calcul d'épicier sauve l'Europe verte », titrait récemment le pondéré *Journal de Genève*. A chaque réunion du Conseil des ministres des Six pays du Marché commun, la construction de l'Europe apparaît comme une tâche de plus en plus ardue. Et pourtant, après le « déferlement des égoïsmes nationaux » auquel on a assisté, toujours selon le même journal, au début de la récente session de Luxembourg, on finit par trouver le compromis qui permit d'éviter l'impasse.

En sera-t-il de même à La Haye, où se réuniront les 17 et 18 novembre les chefs de gouvernement des Six ? Il faudra mani-

festement plus que de savantes manœuvres pour avancer vers l'avenir.

Devant une Europe ici ou là en état de révolution larvée, qui hésite à ouvrir sa porte à la Grande-Bretagne — où les réticences sont d'ailleurs considérables — il faut sans cesse replacer les grandes options dans leur vraie perspective.

L'article ci-dessous, écrit par un fonctionnaire des Communautés européennes, projette une lumière d'une brûlante actualité sur les motivations qui permirent, il y a quelques années, aux pionniers de l'Europe de franchir un cap tout aussi redoutable que celui qui attend les hommes d'Etat de 1969.

LA Communauté européenne n'est pas née du charbon, de l'acier ou de la suppression de droits de douane. Ce ne furent là que points d'application pour démarrer. Son but a été, et reste, de créer de nouvelles relations entre les nations.

Aussi bien, quelles que soient les difficultés techniques, les oppositions d'intérêt et même les divergences politiques rencontrées, ne faut-il pas craindre pour son avenir tant que ce but reste fermement poursuivi.

En fait, au moment où la Communauté européenne prit le départ, des questions très graves, pouvant amener de profonds différends entre les pays, étaient pendantes. Et pourtant, comme le rappelle le chancelier Adenauer dans ses mémoires, elles n'empêchèrent pas Robert Schuman, venu pour en discuter, de dire à Bonn le 14 janvier 1950 : « Ce qui est capital, c'est de créer l'atmosphère, le climat de notre collaboration future... Nous ne le faisons pas seulement pour nos nations d'ailleurs, nous le faisons, le regard dirigé bien au-delà de nos frontières en pensant à ce que toute l'humanité attend de nous ».

L'universalité de l'objectif, et la responsabilité qui s'en suivait vis-à-vis du monde, ont été les premières forces assez puissantes pour faire avancer l'entreprise. Les initiatives que,

sur d'autres continents, plusieurs nations ont prises pour unir, souvent même par des moyens analogues, leurs efforts (marché commun d'Amérique centrale, marché commun de l'Est africain, etc.) ont montré que cette universalité et cette responsabilité sont réelles.

L'engagement d'une minorité

Mais la création de « l'atmosphère » n'a pas été moins importante pour rendre possible ce qui ne s'était pratiquement encore jamais vu dans l'histoire : des nations longtemps opposées, réunies non par la force d'un empire, mais de leur plein gré pour « un destin désormais partagé ». Alcide de Gasperi disait d'ailleurs : « Pour unir l'Europe, sans doute y a-t-il plus à détruire qu'à construire : il faut se débarrasser d'un monde de préjugés, d'un monde de lâcheté, d'un monde de rancunes ».

En fait, au-delà de toutes les bonnes raisons technologiques, économiques, politiques ou militaires, cent fois ressassées et toujours actuelles, de faire l'Europe, c'est l'engagement moral et spirituel de quelques hommes qui leur a donné et la conviction intérieure et la confiance réciproque, également indispensables pour passer aux réalisations et atteindre ainsi l'efficacité politique.

André Philip disait de Robert Schuman : « Quand il était sûr de ce qu'exigeait de lui la voix intérieure, il prenait l'initiative la plus hardie et la poussait jusqu'au bout, insensible aux attaques comme aux menaces. »¹

Dans les années de reconstruction morale d'après-guerre, Robert Schuman sut introduire dans les relations européennes une honnêteté des moyens, une pureté des intentions, un amour responsable des peuples qui furent, et restent, les véritables fondements de la Communauté européenne. Sur cette base, il fut à même de travailler très vite en confiance avec le chancelier Adenauer — un homme qui avait le courage de s'excuser personnellement auprès de tel ministre d'un pays voisin ayant beaucoup souffert de l'Allemagne. Rappelant, lors de son dixième anniversaire, les conditions du lancement de sa fameuse proposition du 9 mai 1950, Robert Schuman dit : « Nous ne pouvions aboutir qu'avec la confiance totale et personnelle du chancelier Adenauer ».²

Pas une négociation, mais une visée mondiale

La même confiance, pour la même œuvre, ces hommes la trouvèrent avec Alcide de Gasperi qui, jusque sur son lit de mort, voulut passionnément une Europe qui, par son union, libérerait ses énergies pour le service du monde.

Visée mondiale et climat moral ont fait que la création de la première Communauté européenne n'a pas donné lieu à « une négociation de type classique, avec les habituels marchandages qu'inspirent les préoccupations nationales. Délégués et experts se sont mis au service d'une même idée et le Traité est devenu une œuvre indivise dans laquelle chacun a sa part de mérite ».³

Et dans l'application même, le président du Conseil des ministres a pu dire après dix ans : « Il s'est établi entre tous ceux qui participent à l'action de nos institutions des contacts permanents grâce auxquels un état d'esprit nouveau a pu se créer, permettant d'aborder les problèmes qui se posent à notre Communauté sur un plan plus large ».²

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—
France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—
France F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-dessous.

Un nouvel abonnement souscrit maintenant sera valable jusqu'à fin 1970.

A adresser sous enveloppe ouverte à la
Tribune de Caux, CH-1824 Caux. (En
Suisse affranchir avec 10 ct.)

Veillez envoyer gratuitement la
Tribune de Caux pendant deux mois à

NOM : _____

PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

La leçon du Vietnam

Dans l'hebdomadaire indien *Himmat*, Rajmohan Gandhi se penche sur les conséquences de la tragédie vietnamienne.

QUELQUES semaines seulement après la mort de Ho, les communistes vietnamiens ont gagné la bataille qu'ils livraient... en Amérique.

Les Américains ont essayé de soumettre le Vietnam du Nord en bombardant sévèrement des zones délimitées. Cela n'a produit aucun résultat. Ho et le général Giap ont, de leur côté, basé leur stratégie sur l'effondrement de la volonté de combattre des Américains, en Amérique même. Ils ont atteint leur objectif.

Beaucoup de gens se réjouissent un peu partout de ce qu'ils appellent la défaite américaine. En un sens, c'est bien une défaite. La richesse, la technique, l'équipement, la force même des Etats-Unis ont été mis en œuvre contre un ennemi qui, dans tous ces domaines, était assurément plus faible. Et pourtant, ces moyens se sont révélés inefficaces.

Mais, au fond, défaite de qui ? Qu'en est-il de tous ces Asiatiques — et ils sont assurément la grande majorité — qui ne veulent pas le communisme, même s'ils détestent et déplorent profondément la guerre ? Ceux-là ont certainement été battus.

Les Américains vont rentrer chez eux et, selon toute vraisemblance, les communistes finiront par s'emparer du Vietnam du Sud parce que celui-ci n'a pas su se donner des dirigeants honnêtes et unis entre eux. La population vietnamienne craint et respecte les communistes, en partie à cause du terrorisme, en partie malgré celui-ci. Elle n'a peut-

être pas autant craint ses propres dirigeants, mais elle n'a eu que trop rarement des raisons de les respecter.

Au milieu de la tempête qui déferlait sur leur pays, nombreux sont les responsables sud-vietnamiens qui sont restés centrés sur eux-mêmes et sur leurs ambitions. Ils n'ont pas été nécessairement inactifs, mais ils n'ont pas cherché véritablement à mettre un terme à la malhonnêteté et aux divisions. Sans aucun doute, il y a eu parmi eux, et il y a encore, des hommes de bien, travailleurs et ne voulant rien pour eux-mêmes. Mais posséder ces vertus est inutile, dans une situation comme celle du Vietnam, si l'on ne sait pas comment les transmettre à d'autres, comment créer une équipe d'hommes que rien ne puisse diviser. Si de tels dirigeants avaient existé, la population aurait été placée devant un choix et, plutôt que de suivre les cadres Vietcong, on peut penser qu'elle se serait ralliée aux autres.

En vérité, l'échec est celui des dirigeants et du peuple vietnamien. En effet, il est toujours possible à des citoyens de réclamer et d'obtenir des dirigeants qui leur donnent satisfaction.

L'échec est en outre celui de toute l'Asie. Avons-nous en Inde des dirigeants unis et désintéressés ? Avons-nous une population responsable ? Nos intellectuels apportent-ils une contribution aussi constructive qu'elle pourrait l'être ?

A l'heure actuelle, la réponse à ces questions est négative sur toute la ligne. Si le mouvement naxalite ou d'autres groupements communistes du même genre agissaient selon

la même ligne ou les mêmes caractéristiques que le Vietcong, l'« establishment » indien — les gens en place — connaîtrait vraisemblablement le même sort que celui du Vietnam. Et par « establishment », je n'entends pas seulement le gouvernement, le parti politique dominant ou les industriels, mais tous ceux qui occupent aujourd'hui des postes élevés et confortables.

Et si des maquisards indiens tentaient aujourd'hui de s'emparer du pouvoir par la violence, avec l'appui des armes, de l'argent, ou des soldats d'une puissance communiste, ce ne sont pas les Etats-Unis qui se précipiteraient à notre secours. A moins d'un changement soudain et total de la façon de penser des Américains, aucun gouvernement, à Washington, ne se lancera dans l'avenir immédiat dans une nouvelle guerre sur sol asiatique. Aussi bien, avant de succomber à la tentation de lancer aux Américains un « Nous vous l'avions bien dit... », les nations asiatiques telles que l'Inde feraient bien de mettre leur propre maison en ordre.

Un échec dont on n'a pas lieu de se réjouir

Il n'y a pas lieu de se réjouir de l'échec de la coopération intercontinentale qu'illustre le Vietnam. Le morcellement du monde en continents et en nations qui ne veulent penser, payer et lutter que pour elles-mêmes et personne d'autre est un immense pas en arrière pour l'humanité.

L'Asie a besoin et va continuer à avoir besoin de l'aide de l'Amérique et de l'Europe. A leur tour, ces deux continents pourraient bien avoir recours à l'assistance de l'Asie, sous une forme encore indéfinissable pour l'instant. L'aide des Russes et des Chinois s'avérera sans doute aussi nécessaire, bien que d'une manière assez différente de ce qu'on imagine maintenant à Moscou et à Pékin.

L'atmosphère de dépression qui est celle de l'Amérique d'aujourd'hui pourrait être quelque chose de plus grave pour le reste du monde que la « grande dépression » qui faillit détruire l'économie de ce pays dans les années trente. Une Amérique qui se mord les doigts de ses actions et en devient timide n'est certes pas ce dont le monde a besoin.

Nous devons veiller à ne pas tirer des conclusions erronées de l'horrible tragédie vietnamienne. L'aide en soit n'est pas fautive, même quand c'est une nation qui la donne à une autre. L'idée de se sentir concerné par le sort des autres n'est pas fautive non plus. Allons plus loin : avoir un sens de responsabilité pour ce qui se passe dans d'autres pays n'est pas faux, si les motivations qui nous animent sont de répondre à leurs vrais besoins.

Trois hommes (suite)

Cet « état d'esprit », ce « plan plus large » sont en fait les éléments qui ont permis de résoudre chaque conflit d'intérêt et de surmonter chaque crise. Or, ces éléments sont le fruit d'une novation dans la pensée et le comportement des personnes qu'il est indispensable d'entretenir et de développer pour que se réalise et s'étende la novation souhaitée des relations entre nations.

Les fondateurs avaient bien conscience de la profondeur du travail nécessaire. Le professeur Rieben, dans son étude des origines du « Plan Schuman », note leur amitié avec Frank Buchman, et leur « soutien vigoureux » à son action « pour une reconstruction morale du monde ». Henri Rieben rappelle en particulier la préface que Robert Schuman écrivit en mars 1950 au livre de son ami, « Refaire le monde » où l'on peut lire : « Il ne s'agit pas de changer de politique, il s'agit de changer les hommes. La démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des hommes qui parleront en leur nom ». Ce livre publie également un message que le chancelier Adenauer adressait à Frank Buchman quelques semaines après la signature du Traité de Paris, où il affirme, en se référant

à l'importance du travail préparatoire effectué dans les esprits : « Les nations ne connaîtront de relations stables entre elles que quand elles y auront été préparées intérieurement ». Alcide de Gasperi, également, y dit sa confiance dans l'action d'une force morale qui, en s'attaquant « à la racine du mal dans le monde, fera régner entre les hommes et les peuples la compréhension à laquelle tous aspirent ».⁴

Ces trois hommes sont morts. Si l'esprit qui les animait reste en action, aucune divergence sur les plans technique, économique ou même politique ne pourra empêcher de « bâtir ensemble ». Sans lui, peu de temps suffirait sans doute pour que resurgisse l'Europe des divisions. Mais avec lui, l'Europe répondra aux espoirs qui ont été mis en elle d'être une inspiration et un appui pour un tiers monde qui cherche sa voie, une force de paix et d'unité pour le monde dans son entier.

¹ Cité de Robert Schuman, de Robert Rochefort, Edition du Cerf, Paris.

² Cité de Une grande idée se réalise : l'Europe. Discours de MM. Schuman et Westrick le 9 mai 1960.

³ Cité de la préface de Robert Schuman au livre de Paul Reuter La Communauté européenne du Charbon et de l'Acier, Paris.

⁴ Textes cités de Refaire le Monde, de Frank Buchman, Editions de Caux, Suisse.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55



L'éditeur suisse Hermann Hauser, directeur de « La Baconnière » (au centre) avait confié à M. Georges Corbaz (à gauche) le soin d'imprimer le livre de Philippe Mottu.



Photos : Schlemmer, Montreux
L'ouvrage de Philippe Mottu suscite l'intérêt du syndic de Montreux, M. Alfred Vogelsang (à gauche), du préfet du district de Vevey, M. Henri Gétaz et de M. Pierre Jaquier, député au Parlement vaudois.

Un lancement remarqué à Montreux

Vient de paraître

CAUX DE LA BELLE EPOQUE AU REARMEMENT MORAL

PHILIPPE MOTTU
A LA BACONNIERE

A en juger par les abondants commentaires de la presse de Montreux et Vevey, l'ouvrage de Philippe Mottu : *Caux — de la Belle Epoque au Réarmement moral* y suscite un vif intérêt.

On le vit encore jeudi dernier, lors d'une réception donnée au Casino de Montreux à l'occasion de la sortie de presse de ce livre. Autour de l'auteur, de l'éditeur et de l'imprimeur étaient réunis les autorités montreusiennes, les représentants des milieux touristiques et économiques, ainsi que quelques uns

des rares habitants de la région qui ont vu se construire les hôtels qui abritent aujourd'hui les conférences bien connues.

Plusieurs allocutions furent prononcées, notamment par M. Alfred Vogelsang, syndic de Montreux, qui releva combien sa ville bénéficiait du courant humain suscité par le Réarmement moral. Rappelant l'effet des visites à Caux d'hommes tels qu'Adenauer et Schuman, il exprima le vœu que cette action se poursuive dans le monde.

Nous avons reçu

UN SOUVENIR de SOLFÉRINO, par Henry Dunant (Réédition ; Edition L'âge d'Homme) suivi de L'AVENIR SANGLANT, cahiers inédits écrits par le fondateur de la Croix-Rouge à l'Hôpital de Heiden.

« La civilisation de notre époque que l'on pouvait croire destinée à convier les hommes à la fraternité s'affirme au contraire chaque jour davantage en leur fournissant les moyens de s'anéantir les uns les autres plus aisément, plus sûrement, plus commodément. Il semble, en vérité, que, désormais, le progrès moderne consiste surtout dans la recherche et la découverte des meilleurs engins de destruction... »

Ces lignes ont-elles vraiment été écrites à la fin du siècle dernier ? telle est, en effet, l'actualité de la pensée d'Henry Dunant que l'on se surprend à douter qu'il ne se soit pas exprimé dans un temps plus proche de nous. Cent mille morts en une journée à Solférino, cent mille en quelques minutes à Hiroshima, plusieurs centaines de milliers au Nigeria ou au Vietnam, l'humanité a-t-elle donc tant progressé depuis un siècle ? On comprend mieux aujourd'hui ce « vieillard en colère » qui tonitruait contre l'hypocrisie des nations chrétiennes, le colonialisme, l'immoralité politique et le « caporalisme stupide ».

Merci à l'Institut Henry Dunant de nous permettre, par cette réédition d'un livre véritablement historique — une des grands œuvres de la littérature française — de vibrer avec un homme

qui, sans se faire trop d'illusions, osa cependant espérer qu'un jour le monde serait débarassé du fléau de la guerre, et que la Croix-Rouge permettrait de « faire quelques pas en avant ».

Que peut faire l'individu pour la paix ? telle est la question à laquelle la Croix-Rouge cherche à répondre maintenant, par son travail de recherche, de formation et de publication. Nous ne pouvons que nous associer à cette œuvre essentielle.

le film

HAPPY DEATHDAY

sera présenté
en version originale anglaise,
sous-titrée français et allemand

A Genève

vendredi 21 novembre
à 20 h. 30

Théâtre de la Cour St-Pierre

A l'issue de la soirée il sera donné aux spectateurs la possibilité de contribuer aux frais de la représentation et au fonds de diffusion du film.

Un petit livre rouge

Peut-être nos lecteurs qui n'habitent pas la Suisse ont-ils quand même eu quelques échos d'un petit livre rouge qui a été distribué dans tous les foyers du pays, accompagné d'une lettre du président de la Confédération. La comparaison avec un autre petit livre rouge écrit par un autre président serait aussi facile que déplacée ; nous ne céderons donc pas à la tentation de l'établir !

De quoi s'agit-il ? d'un ouvrage destiné à faire prendre conscience aux Suisses, habitués à jouir de leur tranquillité, de la nécessité de la défense civile. Rien de plus louable en effet. En cent cinquante pages, on les instruit sur la conduite à tenir en cas d'attaque aérienne, sur les provisions à mettre dans les abris, sur les premiers soins à donner aux blessés, sur la façon de se défendre contre les radiations atomiques, etc. Ce sont là des connaissances de base, hélas nécessaires dans le monde dangereux où nous vivons.

Mais les auteurs de l'ouvrage ont jugé bon d'ajouter à ces considérations techniques parfaitement valables d'autres considérations d'ordre politique qui le sont moins, mais sans doute par le désir d'alerter leurs compatriotes sur les dangers sournois de la guerre subversive. Ils ont, pour ce faire, imaginé l'action « téléguidée » d'un pseudo « parti du progrès social », qui masque sous des slogans de paix et de liberté des activités insidieuses qui n'ont d'autre but que de tromper les braves gens et de renverser le pouvoir établi, c'est-à-dire le Conseil fédéral.

Ce petit livre soulève en Suisse un tollé de protestations auxquelles nous pensons utile d'ajouter quelques questions.

Ceux qui ont rédigé ces pages — sur l'ordre du gouvernement — classent-ils vraiment tous les Suisses en deux catégories : ceux qui sont pour le Conseil fédéral, c'est-à-dire pour les traditions séculaires, etc, et ceux qui, étant pour le progrès social, sont, selon eux, contre le gouvernement ? Franchement, nous avons éprouvé un réel malaise à la lecture de ces lignes maladroites.

En vain y avons-nous cherché l'indication d'une perspective quelconque sur le monde dans lequel nous vivons, sur l'Europe que nous devons construire et sur la société des hommes de demain. La meilleure défense, à l'heure actuelle, ne consiste-t-elle pas précisément à mener la bataille sur ce plan-là, en sachant pour quoi on vit plutôt que contre quoi on prend position ?

Et pourquoi utiliser à nouveau le concept ambigu de « défense spirituelle », en dépit des protestations auxquelles l'usage de ce terme avait donné lieu il y a deux ans de la part des Eglises et de représentants de tous les milieux. C'est comme si, à Berne, on n'entendait rien de ce qui se passe et se dit dans le pays.

Rappelez-vous ce qui se passa de 1939 à 1945. Ce fut le mérite des hommes qui vécurent dans cette période dangereuse d'avoir fourni l'effort intellectuel nécessaire pour se demander quelles étaient les raisons d'être de la Suisse d'alors, face à la menace totalitaire nazie. Philippe Etter, Gonzague de Rey-

En Irlande déchirée

Lettre d'un correspondant

Un de nos correspondants se trouve sur place à Belfast et nous décrit l'atmosphère qui règne dans la capitale de l'Irlande du Nord :

Voitures blindées parcourant à toute allure les grandes artères de la ville, barricades de barbelés et de pavés, sentinelles à chaque coin de rue, visages tendus, maisons brûlées — avoir vu tout cela à la télévision n'atténue en rien le choc ressenti quand on débarque ici.

Comme le commandant des troupes l'a souligné, la « lune de miel » pour ses hommes est terminée. La brutalité des protestants qui s'est manifestée récemment a entamé la confiance que les catholiques avaient placée dans l'armée. Un porte-parole catholique, connu pour ses vues modérées, m'a affirmé que « la guerre civile était la seule issue ». Bien sûr, il n'y croit pas réellement ; mais il ne l'a pas moins dit.

Du côté des protestants, on craint d'être « débordé » par les Irlandais du Sud. C'est pourquoi, à Londres, on semble insister que la seule façon de calmer les peurs des protestants est d'affirmer que la « partition » de l'île est permanente. Mais on n'en reconnaît pas moins, jusqu'au sein du gouvernement, que les catholiques irlandais de l'Ulster ont été préterités.

Ce qui est tragique, c'est que le gouvernement de l'Irlande du Nord s'est engagé à introduire des réformes en faveur de la minorité catholique mais est dans l'incapacité de guérir l'amertume qui prévaut partout. Peut-être cela tient-il au fait que les réformes ont du être « arrachées » au parti majoritaire par la violence ? Peut-être aussi parce que les catholiques savent que, même si on leur octroie l'égalité des droits civiques, ils ne pourront pas changer leur condition assez rapidement. En fait, le malaise est autant économique que religieux : 30 % des catholiques en âge de travailler à Londonderry sont au chômage. Pourquoi s'étonner s'ils deviennent

nold, Denys de Rougemont, la Ligue du Gothard, Armée et Foyer — et d'autres encore — surent exprimer en termes qui rencontrèrent un écho profond dans notre peuple les raisons positives que la Suisse avait de tenir bon dans la tourmente.

Il ne suffit pas de remplacer brun par rouge pour susciter l'intérêt du peuple suisse lequel, heureusement, en demande davantage.

Ceci dit, devant l'état de sous-développement idéologique qui vient d'apparaître de façon si cuisante, on doit se demander où sont aujourd'hui les hommes capables d'exprimer en termes clairs et convainquants les raisons d'être de la Suisse dans ce dernier tiers du XX^e siècle. Mieux encore, qui sachent le faire dans un langage qui entraîne une volonté d'action dans tous les milieux et toutes les générations. De tels hommes rendraient un fier service au Conseil fédéral et au peuple suisse tout entier. P.-E. D.

des émeutiers ? Parallèlement, le climat d'émeute n'est pas précisément celui qui encouragera de nouvelles industries à venir s'implanter en Irlande du Nord, même si la main d'œuvre y est abondante.

Le gouvernement déploie tous ses efforts pour attirer les investissements étrangers ; c'est ainsi que cent millions de livres sterling ont été investies dans des usines textiles de fibres artificielles.

Rappelant ce que nous avons déjà souligné dans ces colonnes, à savoir que la paix avait continué à régner dans toutes les industries entre ouvriers protestants et catholiques, notre correspondant poursuit :

Un délégué syndical dans les chantiers navals m'a raconté que lui et ses collègues catholiques s'étaient réunis quand les troubles ont commencé. Ils ont décidé de rassembler les quatre mille ouvriers dont ils sont responsables. A une très grande majorité on approuva la résolution de maintenir la paix entre les deux communautés, et le meeting se termina par une prière. Des manifestations semblables se déroulèrent dans les docks.

Quant à un secrétaire syndical communiste d'une usine importante, il m'avoua que de maintenir la paix dans son entreprise l'avait amené à y voir avant tout un défi moral et qu'une amélioration des conditions matérielles ne pourrait pas résoudre cette grave question. « La solution, dit-il, réside dans l'auto-critique de nos raisons de vivre ».

Beaucoup des gens que j'ai rencontrés m'ont affirmé que l'Irlande avait besoin, pour sortir de sa situation, de penser en termes qui dépassent leurs frontières.



Le Conseiller *Just*
vous le prouve !

Le Conseiller Just est bien préparé à son travail : il recueille chaque jour des expériences qui servent à perfectionner constamment les broses Just. Pratiques et faciles à manier, elles font gagner du temps, comme ce balai, par exemple !

Ulrich Jüstrich, Just, Walzenhausen

5

Prise de conscience parmi les « intouchables »

Le Mahatma Gandhi s'efforça toute sa vie de procurer à chaque Indien les mêmes droits, quelle que soit la caste à laquelle il appartienne. C'est ainsi que les Intouchables — à qui il avait donné le nom de Harijans, ce qui veut dire « Enfants de Dieu » — eurent à son initiative la possibilité d'accéder à toutes les positions de la société indienne. Mais de la législation à la réalité, il y a un long chemin. Aujourd'hui, une révolution sociale est en train de s'amorcer dans les « colonies » de Harijans.

Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma, veut communiquer à cette immense partie de la population indienne — ils sont 100 millions — le même sens de responsabilité et de dignité qu'à tout autre Indien. Nombreux sont les Harijans qui sont venus au centre de Panchgani depuis sa création. L'auteur de cet article nous parle de trois d'entre eux qui viennent de la « colonie » de Banghi, à Delhi, où le Mahatma a souvent habité et où il a tenu bien des réunions.

IL y a à peine deux ans, le nom du Réarmement moral était mentionné pour la première fois dans la colonie Harijan de Banghi, à Delhi, où vivent surtout des nettoyeurs publics, des balayeurs, des porteurs, des commis, des chauffeurs et des ouvriers du bâtiment. Ils travaillent pour la Municipalité de Delhi et gagnent en moyenne 100 roupies par mois (65 fr.). Aujourd'hui, vous ne trouveriez guère une personne dans la colonie qui ne se soit familiarisée avec le Réarmement moral. Le jeu, la boisson, le banditisme et la violence ont considérablement diminué. Il y a quelques mois, un groupe de femmes a même contraint le patron d'un débit de boisson à fermer boutique : elles en étaient venues à organiser un « gherao » — une sorte de manifestation collective de protestation — devant sa boutique !

Trois hommes de cette colonie participaient à la dernière conférence de Panchgani, qui s'adressait à « tous ceux qui se préoccupent du pays ». L'ancien président de l'Inde, le Dr Zakir Husain, récemment décédé, avait été très captivé par l'histoire de ces hommes quand il les avait rencontrés.

CHAMAN LAL, qui travaille à la décharge publique, était véritablement la terreur de la colonie. Grand, sombre, des yeux immenses, il avait commis toutes sortes de délits, depuis le vol de bijoux sur les femmes jusqu'au passage à tabac de policiers.



Chaman Lal

Sa passion de la boisson et sa négligence avaient été la cause de la mort de trois de ses

enfants. Sa femme, révoltée — il la battait régulièrement — l'avait quitté pour retourner chez sa mère avec le reste de la famille.

Chaman Lal vint lui demander pardon pour le passé et sa femme revint vivre avec lui. Elle raconte maintenant que pour la première fois depuis leur mariage ils ont des vêtements corrects et de bons ustensiles de cuisine. Il lui a même offert une bague et a pu encore aider des voisins financièrement. Dernièrement, il a décidé de ne plus fumer, ce qui lui permet de consacrer au moins 20 roupies de plus par mois (13 fr.) aux objets de première nécessité.

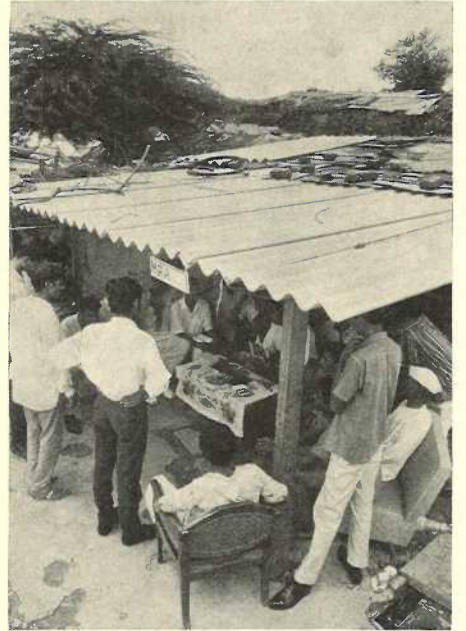
MANGE RAM, lui, fait partie de l'équipe chargée de la lutte contre la malaria. Il rêvait de voir se constituer un Etat séparé pour les 100 millions de Harijans de l'Inde, et il s'est battu pour cela.

« Je voulais résoudre les problèmes dans ma famille par la force, confiait-il. Mais je me suis rendu compte qu'on ne pouvait résoudre aucun problème de cette façon. J'ai alors demandé pardon à ma femme — et vous savez ce que cela représente pour un homme. Mais la paix est revenue à la maison. Je suis maintenant convaincu que n'importe quel problème dans le monde peut vraiment être résolu par le Réarmement moral. »

BABULAL, commis de son état, est arrivé à Panchgani pour la première fois il y a 15 mois. C'était un homme aigri. Aujourd'hui, son regard a un calme qu'il n'avait pas auparavant. Il raconte qu'à son retour de son premier séjour à Panchgani, il avait essayé de changer son beau-frère, un ivrogne.

La sœur de Babulal disait que son mari arrivait souvent à la maison ivre à un tel point qu'il pouvait jeter la nourriture des enfants en disant : « Ce soir, pas de repas pour personne ! » Au premier abord, le beau-frère de Babulal ne croyait pas que qui que ce soit puisse changer. Un jour, il assista au début d'une bagarre ; Babulal ne s'y est pas mêlé. Cela l'a convaincu que son beau-frère avait vraiment changé, car auparavant Babulal ne savait pas résister à une bagarre.

« La haine est une grande force dans le monde aujourd'hui, affirme Babulal. Elle me tente souvent. Mais avec des excuses sincères, et une prière à Dieu, je retrouve la liberté ». C'est là le secret de son regard calme.



Le bureau du Réarmement moral dans le quartier des harijans à La Nouvelle-Delhi.

Photos Channer

Pour faire le voyage de 1000 kilomètres de Delhi à Panchgani, ces hommes qui ne gagnent guère plus de 100 roupies par mois ont dû faire appel à l'aide de tous pour réunir les fonds nécessaires. Des habitants de la colonie ont mis leurs vêtements en gage, de telle sorte qu'on voyait certains avec une chemise appartenant à un ami et des pantalons appartenant à un autre. Un homme a arrêté de mâcher du bétel et a mis dans la caisse commune l'argent ainsi économisé. Un employé d'Air India a fait appel au personnel de son bureau et a rassemblé 50 roupies. Une famille anglaise établie à Delhi a donné ce qu'elle avait économisé en se passant de café, de beurre et de confiture au petit déjeuner. Leur petit garçon de trois ans a donné la moitié de ce qu'il avait dans sa tirelire quand il a su l'effort que chacun faisait.

A Panchgani, ces hommes, représentants de l'homme ordinaire comme il y en a des millions en Inde, ont étonné certaines personnes par leur capacité à comprendre le Réarmement moral. Un parlementaire indien dit que rien ne pouvait être plus convaincant que d'entendre Chaman Lal raconter ce qui lui était arrivé.

Qu'il s'agisse d'un étudiant athée ou d'un politicien endurci, ces Harijans comprennent ce dont les gens ont besoin. Répondant à un politicien quelque peu abondant en paroles, Chaman Lal lança tranquillement : « Nous, Indiens, parlons beaucoup trop. Si nous faisons faire à nos bras le même travail, l'Inde ferait des progrès étonnants ! »

SURESH CHANDRA.

Les analphabètes

Il est aujourd'hui des psychiatres pour dire : avant douze ans, l'enfant est trop petit pour comprendre Dieu ; après, il est trop grand pour croire en Lui. Affirmation qui, malgré son apparente logique, fera rire ceux qui savent par expérience que derrière les mots comprendre et croire se cache tout bêtement celui d'obéir — pour les trois ans, les douze ou les soixante. Pourtant beaucoup de ceux qui réfutent cet avis d'experts ne le suivent-ils pas en somme dans leur vie quotidienne, avec leurs enfants, leurs élèves ou eux-mêmes ?

« Dans bien des écoles, me dit un professeur, règne la théorie que si l'on fait confiance aux enfants, ils s'en montrent dignes. La théorie, j'en suis sûre, est bonne — à une condition néanmoins : que les élèves sachent que la malhonnêteté est mauvaise. Sinon, et je l'ai vu dans maintes classes, les élèves profiteront toujours au maximum des tolérances accordées ! Ils sont souvent restés des analphabètes de l'esprit : le bien et le mal, l'honnêteté et la malhonnêteté, la pureté et l'impureté sont en eux des forces qu'ils ne connaissent pas, avec lesquelles ils ne savent pas compter. »

Elle-même s'attaque dans chacune de ses classes à débloquent cette boussole intérieure. Cela commence par des incidents minimes. Pourquoi ce garçon est-il si distrait, dissipé ? Qu'est-ce qui le chicane ? Et du jour où il a le courage de dire à ses parents ce qu'il a sur la conscience, il retrouve sa capacité de concentration. Pour tous, il y a une échelle de valeurs à remettre ainsi d'aplomb.

« Il y a des gens qui voudraient bannir Dieu de nos écoles, continue-t-elle. A mon sens, ce ne ferait que lancer dans le monde des enfants encore plus démunis qu'aujourd'hui, condamnés à se débattre dans le noir et dans la violence. Est-ce vraiment nécessaire ? L'enseignement ne pourrait-il mettre fin à l'analphabétisme moral de nos peuples civilisés ? »

Ses élèves ont plus de douze ans. Ils apprennent à faire face au changement. Prenez celui qui arrête de tricher par exemple, avec les persécutions que cela entraîne de la part de condisciples mis ainsi au pied du mur, ou

même de professeurs que cela dérange dans leurs habitudes tolérantes... A travers cela, il découvre en Dieu un ami et la question de savoir s'il faut croire ou non lui paraît le comble de l'irréalité !

Quant aux plus jeunes, je ne sais ce qu'un enfant de trois ans peut comprendre de la personne de Dieu, mais il saisit suffisamment les implications de la foi pour essayer de se débarrasser de Dieu quand il gribouille sur les tapisseries neuves : « Oh ! non, Dieu ne

Nos mobiles

Il semble que la tendance actuelle soit de donner aux enfants une grande liberté de choix. Veux-tu faire ceci ? Veux-tu mettre ce pullover ou celui-là ? demande-t-on à l'enfant dès qu'il peut exprimer son opinion.

Les raisons de cette attitude sont diverses : elles vont de l'essai de traiter l'enfant en personne responsable jusqu'à la peur de contrecarrer sa volonté, de risquer une rébellion ouverte qui pourrait faire mauvaise impression à l'entourage.

Selon les mobiles de l'adulte, avoir à choisir aide l'enfant à devenir responsable ou risque de faire de lui un être égocentrique qui a constamment besoin d'être amené par la persuasion à faire ce qu'il devrait.

Où est le vrai choix ?

De faux choix sont sans cesse présentés aujourd'hui. Par exemple : l'absence de censure sur la pornographie vaut mieux que l'hypocrisie. Ou : la marijuana et le haschich sont moins nocifs que l'alcool. Ce qui, dans la plupart des cas veut dire qu'on tolérera la pornographie et la drogue, mais non que l'on combattra l'hypocrisie ou l'alcool !

Or le vrai choix est entre le bien et le mal. Notre propre vie peut être le livre ouvert où l'enfant apprendra comment l'on choisit et pourquoi.

Encore faut-il donner à l'enfant une raison

m'a rien dit, il n'était pas là, il était à Lausanne. »

Et j'aimerais pour finir céder la plume à une pédagogue, à qui je n'hésiterais pas une seconde à confier mes enfants. Car si ses qualités font que c'est fête d'aller à son école, elle a en même temps une exigence constante du meilleur : elle n'accepte jamais que ses élèves restent de ces *analphabètes*, mais vise pour chacun d'eux à la liberté d'un enfant de Dieu. Au cours de l'été dernier, elle a consacré ses matinées aux enfants de six à treize ans de passage avec leurs parents à Caux. Leur nombre variait, leur langue, leur origine, leur éducation aussi ! Je lui ai demandé ses commentaires sur l'expérience, et les voici.

Jacqueline

de choisir, ce qui développera son caractère. Etre un bon petit, faire plaisir à maman ou à l'institutrice, cela n'a pas un attrait suffisant pour l'aider !

Un but valable

Deux petites filles venues d'Afrique, huit et dix ans, sont assises en face de moi. A Caux depuis une semaine, l'aînée a encore son visage fermé. Pourtant quelque chose se passe. Elle vient de dire : « Je déteste ma sœur ! » et c'est sorti du fond du cœur.

« Dans mon école, continue-t-elle, il y a des enfants africains, américains et indiens qui se détestent. Ils sont méchants, mais ils ne le savent pas, comme nous avant de venir à Caux. Et personne ne fait rien pour eux, personne ne leur dit qu'on peut changer. »

A la suggestion qu'elle pourrait le faire, tout son visage s'illumine :

« Je voudrais bien, dit-elle. Je ne vais plus détester personne... sauf ma sœur.

— Je comprends. Ta haine est plus forte que toi. Mais veux-tu savoir comment on peut cesser de haïr quelqu'un ?

— Non, non je ne veux pas le savoir ! » Et pourtant elle écoute... et elle décide. Elle parle de demander pardon. Toute son expression change.

Le moteur de sa décision est simple : les autres enfants d'Afrique et ce qu'elle veut faire, pour eux et avec eux.

Amie Zysset



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

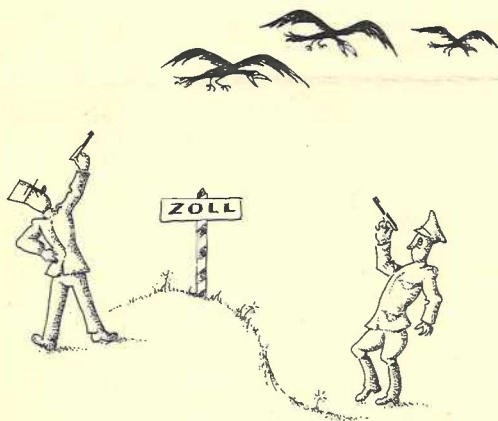
Quelques vérités bonnes à dire

Tout au long de l'été, les participants aux rencontres de Caux ont pu apprécier l'humour et la pénétration des conférences données par M. Loudon Hamilton, d'Angleterre, l'homme qui, le premier, se rangea aux côtés de Frank Buchman pour lancer le Réarmement moral. Essayer de recréer l'atmosphère de ces conférences est difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'un humour... britannique. Nous essaierons cependant, avec l'aide d'un dessinateur lausannois, M. Jean-Paul Burckhardt, qui a bien voulu accepter de redessiner les grands panneaux en couleur qui illustraient les propos de M. Hamilton sur quelques principes de base du Réarmement moral.

On pose toujours des questions. Pour une fois, nous aimerions tenter de donner quelques réponses.

Un petit garçon demandait à sa mère :

- Pourquoi le chameau a-t-il une bosse ?
- Je ne sais pas.
- Pourquoi l'éléphant a-t-il une trompe ?
- Je n'en sais rien.
- Pourquoi la girafe a-t-elle un si long cou ?
- Je l'ignore.
- Maman, tu ne m'en veux pas si je te pose des questions ?
- Bien sûr que non, dit la mère autrement comment pourrais-tu apprendre quelque chose !



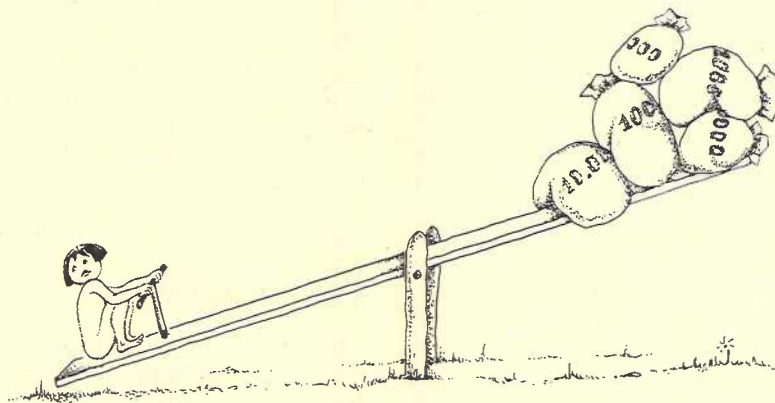
Frank Buchman avait l'habitude de dire que « les corbeaux sont noirs dans le monde entier ». Par là, il entendait que la nature humaine est la même, que les hommes ont les mêmes problèmes dans leur vie personnelle et familiale, que ce soit au Japon, en Amérique du Sud, en Suisse ou ailleurs. Si le cœur de l'homme est le même sous toutes les latitudes, la réponse à ses problèmes n'est-elle pas également semblable ? Cela permet d'affirmer aussi que nous possédons tous quelques traits communs avec n'importe qui, quelle que soit sa race, ou sa condition.

Cependant, le Réarmement moral n'est pas une « médecine passe-partout » que l'on puisse appliquer à chacun sans se soucier de sa personnalité. On faisait ça dans l'armée britannique ; quelle que soit votre maladie, on vous prescrivait un « pillule numéro 9 » (inutile de décrire les résultats !). Un vieux fermier remarquait « qu'il n'y a guère de différence entre un homme et un autre, mais que ce qui était différent comptait beaucoup ! »

* * *

D'un côté de la balance, l'argent, de l'autre, des gens. Qu'est-ce qui pèse le plus ?

Nous parlons beaucoup de balance des paiements — avec raison, car c'est important. Cependant, en toute honnêteté, si nous remettons notre économie en ordre, tous les problèmes en seraient-ils pour autant résolus ?



Ou bien y aurait-il quelque part une cause plus importante qui rompt l'équilibre de la

balance ? L'abondance des biens crée-t-elle nécessairement une société meilleure, transforme-t-elle des hommes égoïstes en des êtres désintéressés ?

Buchman disait : « Une reconstruction morale doit précéder la reconstruction économique. Imaginez une marée montante d'honnêteté absolue dans chaque pays ; quels n'en seraient pas les effets ? »

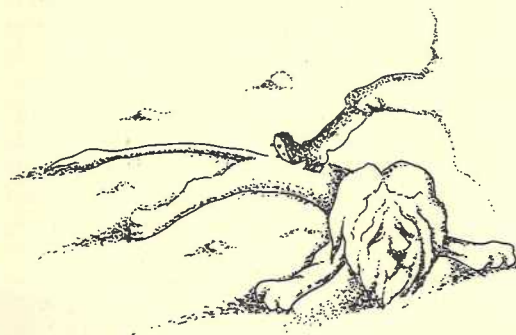
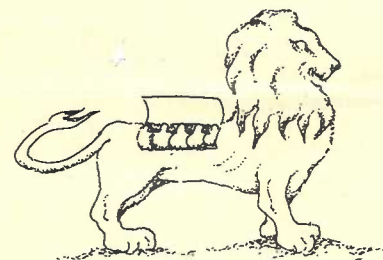
Une vague de désintéressement absolu si-

gnifierait la fin des guerres, de la misère, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

* * *

Voyez ce lion, avec et sans vertèbres ! Imaginons une colonne vertébrale à quatre vertèbres ! et imaginons que ces vertèbres soient comme les quatre critères dont nous parlons : honnêteté, pureté, désintéressement et amour absolus. L'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas prendre l'un et laisser tomber les autres. La malhonnêteté est égoïste — on veut quelque chose pour soi, par n'importe quel moyen. L'impureté est égoïste, car on ne pense qu'à satisfaire ses désirs. L'égoïsme est le grand MOI au centre de nos vies. Un de mes amis me demanda un jour : « Comment pouvez vous espérer changer un monde égoïste alors que vous êtes égoïste en diable vous-même ? »

Quand il avait vingt ans, Buchman s'occupait d'un home pour enfants déshérités à Philadelphie. Il travailla dur pour eux, mais il ne rencontra que des déceptions. « Plus je fais pour eux, dit-il, plus ils en veulent. A mon corps défendant, je suis arrivé à la conclusion que des pauvres peuvent être aussi égoïstes que des riches. Quelle est la puissance capable de changer l'égoïsme dans le cœur de l'homme ? » Telle était alors, et telle est encore aujourd'hui la question qui se pose à nous.



Révolution d'espoir Caux 1969

Le rapport de la conférence de Caux de cet été vient de sortir de presse. Quarante pages. Cinquante photos. Prix de vente par exemplaire : Fr. 4.—. Réduction de 10 % dès dix exemplaires.

Adresser le bulletin de commande ci-contre aux Publications du Réarmement moral, case postale 218, 6002 Lucerne ou 68, boulevard Flandrin, Paris 16^e.

La facture sera envoyée avec les exemplaires.

à découper

BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'envoyer _____ exemplaires de « Révolution d'espoir ».

Nom _____

Adresse _____